

Lotze et la psychologie physiologique

Denis Seron (FNRS, Université de Liège)

In : F. Boccaccini (éd.), *Lotze et son héritage : Son influence et son impact sur la philosophie du XX^e siècle*, Peter Lang, 2015, p. 21-43.

L'ambition de la présente contribution est de mettre en lumière quelques aspects de la psychologie de Lotze. Je m'efforcerai de montrer en quoi consiste le projet lotzéen de psychologie physiologique, et en quoi il se distingue de ceux de Fechner et Wundt. La principale source, sur cette question, est la *Medizinische Psychologie* de 1852. Mais on trouve aussi de précieux développements dans les textes ultérieurs, spécialement les livres 2 et 3 du premier volume de *Mikrokosmos* (1856) et la *Métaphysique* de 1879 – lesquels, sur ce point, sont pour l'essentiel des récapitulatifs ou des reformulations actualisées de la *Psychologie médicale*. Enfin, j'ai également tenu compte de l'essai *Seele und Seelenleben* de 1846, qui préfigure la *Psychologie médicale* à bien des égards¹.

La philosophie naturaliste de l'esprit de la deuxième moitié du vingtième siècle, dans son anti-cartésianisme intransigeant, nous a accoutumé à l'idée que les phénomènes physiques, étant par nature moins hypothétiques, devaient servir de base explicative pour la connaissance des phénomènes psychiques. Après tout, l'observation des choses physiques, des tables, des chaises, du cerveau, des comportements humains, semble avoir un avantage épistémologique évident, celui de l'objectivité, de la communicabilité et de l'extensionnalité nécessaires à la science – tandis que les phénomènes psychiques, à supposer qu'il y ait un sens à dire qu'ils existent, ne deviennent accessibles qu'au moyen de la conscience et de l'introspection, qu'il y a toutes les raisons de juger essentiellement obscures et problématiques. Comme le plus problématique doit être expliqué par le moins problématique, il faut donc tout naturellement expliquer le psychique par le physique et non l'inverse.

Un intérêt remarquable de la psychologie de Lotze est qu'il ne s'accorde que partiellement avec cette manière de voir. Lotze défend des positions expressément spiritualistes et anti-matérialistes suivant lesquelles la nature matérielle n'est jamais qu'une construction hypothétique et illusoire. Ainsi, à ses yeux, le plus problématique n'est pas le mental, mais bien la nature matérielle :

Nous avons trouvé que la représentation de la matière, dont on voudrait partir dans ses recherches sur la vie de l'âme comme de la représentation la plus claire et la plus certaine, est au contraire le produit le plus obscur et le plus incertain de notre réflexion, et qu'à défaut d'une transformation complète le concept de matière ne renferme rien qui puisse être utilisé comme principe pour l'explication de la vie de l'âme. (*Mediz. Psych.*, p. 64.)

La conséquence de cela est évidente : la psychologie ne peut en aucun sens être assimilée à une science naturelle. La prétention des matérialistes à faire de la psychologie une science naturelle est « une manière de parler à la mode, mais vide de sens » (*Mediz. Psych.*, p. 32). Elle est aussi absurde, affirme Lotze, que la prétention à entendre par les yeux ou à voir par les oreilles (*Mediz. Psych.*, p. 32). Bref, c'est l'idée même de psychologie physiologique, telle qu'elle a été définie par Fechner puis par Wundt, qui semble d'emblée disqualifiée.

En disant cela, il semble qu'on ait déjà réglé la question du rapport entre psychologie lotzénne et psychologie physiologique : un spiritualisme comme celui de Lotze ne peut assurément que s'opposer principiellement à la psychophysique ou à la psychologie physiologique. Mais est-ce vraiment là la position définitive de Lotze ? En réalité, un coup d'œil rapide sur son œuvre psychologique suffit déjà à montrer que tel n'est absolument pas le cas.

Remarquons d'abord que Lotze intitule très expressément sa psychologie « psychologie physiologique » dans sa *Psychologie médicale*, dont le titre complet est : *Psychologie médicale, ou physiologie de l'âme* – où les deux expressions « psychologie médicale » et « physiologie de l'âme », comme l'indique le titre du premier livre, sont manifestement synonymes de « psychologie physiologique ». Cela, il faut aussi le noter, en 1852, soit vingt-deux ans avant les *Grundzüge der physiologischen Psychologie* de Wilhelm Wundt, auquel l'expression est couramment attribuée. En fait, l'épine dorsale de la psychologie lotzénne est ce que Lotze appelle sa théorie du mécanisme psychophysique, laquelle ressemble beaucoup, comme on le verra un peu plus en détail par la suite, au parallélisme psychophysique de Fechner.

Comment expliquer cette disparité ? D'abord, l'orientation naturaliste ou matérialiste de la philosophie expérimentale contemporaine et de ses théorisations en philosophie de l'esprit tend peut-être à nous faire oublier que ni Fechner ni Wundt n'étaient des matérialistes au vrai sens du mot. La véritable cible de Lotze dans la *Psychologie médicale* est le matérialisme robuste alors très en vogue de Büchner, Vogt et Moleschott². Or ce matérialisme est très différent du parallélisme psychophysique de Fechner ou de Wundt. Ensuite, cette apparente disparité s'explique par le fait que les positions spiritualistes de Lotze s'accompagnent de

considérations de nature pragmatique portant à la fois sur la nature et sur l'état actuel de la connaissance scientifique – considérations pragmatiques qui vont amener Lotze à donner raison jusqu'à un certain point au matérialisme robuste, mais sur des bases philosophiques différentes et proches des positions de Fechner. Ce qui rend d'ailleurs sa position originale et intéressante dans le contexte contemporain, puisqu'elle montre à tout le moins que le matérialisme de laboratoire pourrait bien être compatible avec une métaphysique non matérialiste. D'un point de vue plus historique, l'intérêt de cette position est aussi que, contrairement à ce que pourrait suggérer à nouveau une analogie trompeuse avec la philosophie de l'esprit contemporaine, elle indique que la psychologie physiologique n'est pas apparue dans un contexte matérialiste, mais tout au contraire en réaction au matérialisme, la question étant : comment tirer parti de la fécondité pratique de la psychologie matérialiste sur des bases non matérialistes ? C'est le cas de Fechner comme c'est aussi le cas, très plausiblement, de la psychologie physiologique de Lotze. C'est pourquoi je m'attarderai assez longuement sur la critique lotzénne du matérialisme en psychologie.

1. Positions métaphysiques

Pour bien comprendre ce point, le mieux est de commencer par préciser les positions métaphysiques de Lotze³. Sur le rapport entre le physique et le mental la métaphysique de Lotze apparaîtra inévitablement assez désuète dans ses conclusions, mais elle est aussi relativement moderne dans sa formulation, qui est en gros celle de la philosophie contemporaine de l'esprit.

Dans sa *Psychologie médicale*, Lotze commence par distinguer quatre grandes attitudes possibles sur la question du physique et du mental :

- (1) dualisme cartésien ;
- (2) « identité du réel et de l'idéal » ;
- (3) matérialisme ;
- (4) spiritualisme.

(1) La première position, le dualisme cartésien, est expressément rejetée par Lotze dès les premières pages de la *Psychologie médicale* (*Mediz. Psych.*, p. 9 suiv.). Fait intéressant, Lotze attribue le dualisme cartésien à une sorte d'illusion grammaticale. Le dualisme cartésien, dit-il, est un « préjugé non scientifique » (*Mediz. Psych.*, p. 9) dû à une illusion du langage qui

nous fait inférer une différence substantielle d'une différence phénoménale. En réalité, le fait que les phénomènes psychiques et physiques soient distincts et qu'ils puissent faire l'objet de sciences distinctes n'implique pas l'existence de deux substances distinctes. En particulier, la possibilité de prendre les entités physiques comme *sujets* de jugements dans les sciences naturelles n'exclut pas que les entités physiques soient des attributs plutôt que des substances – ce qui est fondamentalement la position de Lotze comme on va le voir.

(2) La deuxième position est celle que Lotze appelle la théorie de « l'identité du réel et de l'idéal ». Ce qu'on appelait alors « théories de l'identité psychophysique » recouvrait toute une série de positions très différentes allant de la philosophie de l'identité de Schelling à Ebbinghaus, en passant par Fechner et Georg Elias Müller. Le parallélisme psychophysique est un cas particulier de théorie de l'identité, mais j'expliquerai ce point plus loin, précisément en l'opposant à la position de Lotze.

Au sens étroit où Lotze entend l'expression, la théorie de l'identité recouvre de façon indistincte ce qu'on appellerait aujourd'hui d'une part le monisme neutre, d'autre part le dualisme des propriétés. Sommairement : elle consiste d'abord à reconnaître la différence entre phénomènes physiques et psychiques, ensuite à nier qu'elle soit une différence substantielle, enfin à nier que la réalité substantiellement indifférenciée soit elle-même de nature physique ou psychique. Ainsi, phénomènes physiques et phénomènes psychiques pourront être vus comme des réalités identiques considérées de points de vue différents, ou encore comme des déterminations ou des attributs différents d'un être substantiel unitaire qui n'est en soi ni physique ni psychique.

La principale objection que Lotze adresse à ces théories de l'identité du réel et de l'idéal est leur obscurité. Certes ces auteurs ont raison – j'y reviendrai – de maintenir contre les matérialistes une différence forte entre phénomènes physiques et phénomènes psychiques, ou encore de tenir le physique et le psychique pour « des attributs différents mais également primitifs » (*verschiedene, aber gleich ursprüngliche Attribute*) (*Mediz. Psych.*, p. 55). Cependant, poursuit Lotze, le tort de ces théories est qu'elles sont « sans sujet » (*subjektlos*) (*Mediz. Psych.*, p. 54), c'est-à-dire qu'elles ne nous disent pas de quel sujet les phénomènes psychiques et physiques sont les attributs. Elles affirment l'identité substantielle des phénomènes physiques et psychiques sans prendre la peine de nous dire de quelle nature est la substance dont ces phénomènes sont les affections⁴.

(3) Inversement, les matérialistes ont raison quand ils cherchent à mettre au jour la substance dont les phénomènes physiques et psychiques sont des attributs, mais leur erreur est de sacrifier à l'identité substantielle la diversité phénoménale. Ainsi, de manière assez inattendue, on trouve au début du premier chapitre de la *Psychologie médicale* une défense

partielle du dualisme cartésien, qui a au moins eu le mérite de nous prémunir contre l'erreur de catégorie matérialiste. C'est là une idée centrale qui sous-tend l'argumentation métaphysique de Lotze dans son ensemble : bien qu'il reconnaisse contre le dualisme cartésien l'identité substantielle des phénomènes physiques et psychiques, il considère aussi que cette identité substantielle ne remet pas en cause leur différence phénoménale. Les phénomènes physiques et psychiques forment des séries de phénomènes distinctes, qui doivent faire l'objet de sciences distinctes. La psychologie est essentiellement distincte des sciences naturelles alors même que les phénomènes physiques et psychiques doivent plausiblement être conçus comme des attributs d'un unique type de substance.

Cet argument forme l'objection centrale de Lotze contre le matérialisme. Ses arguments peuvent être regroupés en deux grandes séries d'objections.

D'abord, Lotze cherche à préciser le propos du matérialisme. Il commence par remarquer que « l'édifice du monde se laisse observer en trois éléments intriqués l'un dans l'autre » (*Mediz. Psych.*, p. 22). Il y a d'abord le *Reich allgemeiner und abstrakter Gesetze*, à savoir la sphère des généralités qui déterminent les interactions entre particuliers, ou plus précisément les *forces* par lesquelles les particuliers réagissent les uns relativement aux autres, par exemple la gravitation. Ensuite il y a ces particuliers eux-mêmes, à savoir les « réalités présentes » (*vorhandene Realitäten*) auxquelles on attribue les forces régies par les lois générales. Et il y a enfin ce que Lotze appelle le « plan englobant » (*umfassender Plan*). Ce plan englobant est le lieu où se déroule, selon son expression, la « vie du monde » (*Leben der Welt*), c'est-à-dire le lieu où les forces se réalisent en occupant une extension dans l'espace simultanément ou dans le cours temporel d'une histoire.

Or, remarque Lotze, les théories matérialistes viennent d'une aspiration à l'unité qui s'étend à ces trois éléments indistinctement. On exige l'unité d'un plan spatio-temporel et on considère que, pour assurer cette unité du plan, il faut d'abord à la fois établir des lois uniques et réduire les phénomènes psychiques aux phénomènes physiques. Mais c'est là, selon Lotze, une erreur de principe, et l'erreur constitutive du matérialisme.

Il est correct, dit-il, d'exiger l'unité du plan spatio-temporel. En somme, il y a un unique monde pour les phénomènes physiques et psychiques. De même, il est correct de déduire de cette unité du plan l'unité des lois générales qui règlent les relations entre les réalités dans le plan spatio-temporel. Mais cette unité du premier et du troisième élément, du plan spatio-temporel et des lois générales, n'implique pas l'unité des réalités elles-mêmes. Plus précisément, l'unité ici n'implique pas l'« uniformité qualitative » (*qualitative Gleichartigkeit*) des réalités présentes (*Mediz. Psych.*, p. 23). La série des phénomènes physiques et la série des phénomènes psychiques peuvent rester des séries irréductiblement

différentes alors même qu'elles sont soumises aux mêmes lois générales et prennent place dans le même plan spatio-temporel.

D'où l'insistance de Lotze, dans sa *Psychologie médicale* comme dans ses leçons de 1880-1881 publiées sous le titre *Grundzüge der Psychologie*, à faire valoir que, si l'âme est effectivement immatérielle et que cette immatérialité implique que l'âme n'est pas spatialement étendue, en revanche le fait que l'âme n'est pas spatialement étendue n'implique pas qu'elle n'a pas de *lieu* dans l'espace⁵. De là aussi l'idée pertinente de Lotze suivant laquelle l'aspiration à l'unité des lois illustre seulement une tendance subjective qui n'est en aucun cas un argument pour l'unité ontologique des phénomènes (*Mediz. Psych.*, p. 29). Il est certes légitime d'exiger des lois plus générales pour un groupe de phénomènes, mais cela ne doit pas nous induire à en nier la diversité ontologique ou en tout cas la diversité phénoménale⁶.

Les remarques de Lotze sur la localisation du psychique trouvent un prolongement très significatif chez Brentano. D'abord, la conception de la sensation développée tardivement par Brentano peut être vue comme un prolongement original de cette idée de Lotze, puisqu'elle consiste à définir l'intensité de la sensation en termes de distances entre des « déterminations locales » (*örtliche Bestimmtheiten*) au sein d'un « espace sensoriel »⁷. Ensuite, il faut aussi se rappeler que, si Brentano a entrepris de définir le psychique par l'intentionnalité, au chapitre I^{er} du livre II de la *Psychologie du point de vue empirique*, c'est précisément parce que la définition cartésienne et kantienne en termes de non-spatialité lui paraissait insatisfaisante⁸. Un aspect décisif du problème, pour le dire en termes anachroniques, résidait dans l'antagonisme entre conception nativiste et conception empiriste de l'espace⁹. Car il y a deux moyens de contester la définition en termes de non-spatialité : soit on affirme l'existence de phénomènes physiques non spatiaux, c'est-à-dire sans étendue spatiale, soit on affirme l'existence de phénomènes psychiques spatiaux, c'est-à-dire localisés dans l'espace. La première voie est celle vers laquelle tend la conception empiriste de l'espace, en un certain sens déjà préfigurée par Lotze ; la seconde se rattache à la théorie nativiste des signes locaux de Lotze : le psychique resterait effectivement localisé dans le corps alors même qu'on lui refuserait toute étendue spatiale.

Évidemment, cette première objection anti-matérialiste est plutôt une réfutation des arguments matérialistes qu'un argument positif en faveur d'une théorie anti-matérialiste déterminée. Ainsi, elle plaide certes en faveur de la différence phénoménale ou « qualitative » entre le physique et le psychique, mais elle n'exclut pas que les phénomènes physiques et psychiques soient des attributs d'un être substantiel unique, ni ne dit rien encore de cet être substantiel, qui peut encore être physique. C'est pourquoi, à ce stade, l'exposé de Lotze laisse en théorie

une place pour une autre forme de matérialisme, pour ainsi dire non réductionniste, suivant laquelle la différence phénoménale entre le physique et le psychique serait reconnue mais rapportée à une unique substance physique.

Il reste que cette objection est déjà un argument fort contre la psychologie matérialiste, ou plus largement contre « ces théories qui n'en viennent pas seulement à faire l'économie de l'existence d'un principe psychique propre, mais aussi et surtout à absorber complètement la psychologie dans la science naturelle » (*Mediz. Psych.*, p. 30). D'une part, tout l'intérêt de la psychologie matérialiste réside dans son opposition au dualisme cartésien (*Mediz. Psych.*, p. 30) que Lotze rejette également. Mais d'autre part, l'argumentation matérialiste est erronée. Lotze n'exclut pas la possibilité que les phénomènes physiques et psychiques soient un jour expliqués par un même ensemble de lois, mais cela ne remet pas en cause la différence entre les phénomènes physiques et les phénomènes psychiques, qui alors même resteraient des phénomènes essentiellement hétérogènes (*Mediz. Psych.*, p. 32).

(4) La deuxième objection de Lotze (*Mediz. Psych.*, p. 55 suiv.) est davantage un argument positif en faveur de la position spiritualiste que Lotze adopte finalement. Elle repose fondamentalement sur une distinction épistémologique. Il y a, dit Lotze, deux types de connaissance ou de « savoir » (*Wissen*). Nous pouvons d'abord connaître la nature ou l'essence d'un objet, autrement dit ses caractères intrinsèques. Cette *cognitio rei* est alors de l'ordre de l'intuition intellectuelle. Ensuite, nous pouvons avoir de l'objet une *cognitio circa rem* qui nous en fait connaître les caractères extrinsèques, c'est-à-dire les relations avec d'autres objets ou encore les conditions externes dans lesquelles l'objet se manifeste phénoménalement. L'argument de Lotze consiste précisément à faire coïncider cette distinction épistémologique d'une part avec la distinction entre substance et attribut phénoménal, et d'autre part, jusqu'à un certain point, avec la distinction entre le physique et le psychique.

D'abord, la connaissance relationnelle, extérieure, nous permet d'ordonner des séries de phénomènes en les mettant en relation les uns avec les autres sous des lois constantes. Ensuite, cette connaissance extérieure ne nous donne aucun accès à l'essence ou au principe substantiel des objets, qui n'est connaissable qu'intuitivement. Or, poursuit Lotze, cette distinction entre connaissance relationnelle des phénomènes et connaissance intuitive de l'essence coïncide avec la distinction du physique et du psychique. « Ces deux modes de connaissance, affirme-t-il, ne se trouvent pas partout ensemble, ils se répartissent aussi entre les deux types d'objets qui nous occupent, à savoir la matière et l'esprit. » (*Mediz. Psych.*, p. 57.)

Lotze commence par constater que les lois des sciences naturelles, par exemple celles de la physique newtonienne, servent fondamentalement à déterminer ce que Lotze appelle les « propriétés apparentes » des objets physiques par leurs relations fonctionnelles avec d'autres propriétés apparentes d'objets physiques. En d'autres termes, les lois physiques règlent les relations entre phénomènes physiques. Cependant, ajoute Lotze, cette connaissance extérieure et phénoménale va de pair avec une stupéfiante ignorance de ce qu'est la matière physique elle-même :

La matière devient aussi pour nous toujours plus obscure, quand nous faisons abstraction de sa valeur pour le calcul en mécanique physique et quand nous nous demandons ce qu'elle peut bien être en elle-même. Alors on constate aussitôt qu'un être inerte, passif, qui est impénétrable et remplit l'espace, qui sans être pour autant actif est doué de forces qui suivent de telles ou telles lois constantes, on constate qu'un tel être est pour notre connaissance une idée complètement impénétrable (...). (*Mediz. Psych.*, p. 57-58.)

Bref, en dépit des progrès spectaculaires des sciences naturelles dans la connaissance des relations entre phénomènes physiques, nous n'avons aucune connaissance immédiate de la nature de la matière ou de ce qu'elle est en soi. Lotze utilise sur ce point la métaphore de la machine (*Mediz. Psych.*, p. 71-72). Nous pouvons assurément analyser le fonctionnement de la machine en ses éléments simples, en montrant qu'un mouvement est transmis d'un engrenage à un autre, puis d'un engrenage à une bielle et de la bielle au piston, etc. Mais cette analyse ne nous apprend absolument rien sur les éléments eux-mêmes – ici sur les agents physiques avec leur pouvoir intrinsèque de produire tel ou tel mouvement.

À l'inverse, la vie mentale a ceci de particulier qu'elle nous est parfaitement claire quant à son essence. Nous avons « l'intuition la plus immédiate et la plus complète » de ce que signifient sentir, vouloir, aimer et haïr, éprouver du contentement, etc. (*Mediz. Psych.*, p. 58). Et cette intuition immédiate n'est autre que la « conscience immédiate » que nous avons de notre vie mentale propre (*Mediz. Psych.*, p. 59). À quoi Lotze ajoute, de façon allusive mais suggestive, la « compréhension » (*Verstehen*) et l'« empathie » (*Mitempfindung*) (*Mediz. Psych.*, p. 58).

Mais comme on pouvait s'y attendre, cette clarté intuitive de la vie mentale va de pair avec une irrémédiable obscurité des relations entre phénomènes psychiques – ce qui a naturellement pour effet de remettre en cause l'idée même d'*analyse psychologique*.

C'est d'abord la localisation spatiale de l'âme qui est obscure, puisqu'elle semble « bannie dans un endroit inconnu à l'intérieur de l'organisation visible » (*Mediz. Psych.*, p. 59). Ensuite l'âme est également obscure par ses relations temporelles, puisqu'elle nous apparaît éphémère

dans l'expérience sans que nous puissions décider si elle n'est pas plutôt immuable (*Mediz. Psych.*, p. 59). De même, constate Lotze, la combinaison de phénomènes psychiques simples en phénomènes complexes reste quelque chose de mystérieux : « Dans la vie psychique, il nous manque une perception distincte de la manière dont les éléments individuels de l'advenir composent graduellement ce divers que nous rencontrons dans l'âme parvenue à maturité. » (*Mediz. Psych.*, p. 59.) Enfin, ce sont encore les relations causales qui sont obscures, puisqu'il nous semble impossible de déterminer même approximativement les causes des phénomènes psychiques (*Mediz. Psych.*, p. 59-60).

Pour résumer : autant la matière physique est « un noyau entièrement obscur qui se meut dans un réseau clair de relations » (*Mediz. Psych.*, p. 58), autant l'âme est à l'inverse une substance claire dans un réseau de relations obscures.

Ces arguments anti-matérialistes conduisent Lotze à opter pour le spiritualisme métaphysique. Ce choix est en soi assez curieux et il faut bien admettre que l'argumentation de Lotze est, en un premier temps au moins, peu convaincante. En somme, tout se passe comme si Lotze tirait d'un argument épistémologique un argument métaphysique : l'obscurité substantielle de la matière et la clarté substantielle de l'âme, dans son raisonnement, sont des arguments en faveur du spiritualisme métaphysique suivant lequel l'être substantiel derrière les phénomènes est psychique et non physique.

En fait, Lotze introduit ici un autre argument plus important et plus solide (*Mediz. Psych.*, p. 63). Après avoir émis l'hypothèse que le physique se définit par l'étendue spatiale et l'impénétrabilité, il affirme d'abord que l'étendue spatiale et l'impénétrabilité ne sont que des manifestations phénoménales de l'attraction et de la répulsion, qui se réduisent pour leur part à des caractères intrinsèques, en soi, de l'être substantiel. Or, l'attraction et la répulsion sont concevables sans étendue spatiale, et donc aussi dans des entités mentales : elles sont donc inutilisables pour définir le physique, tout comme, à plus forte raison, l'étendue spatiale et l'impénétrabilité. Or, si l'on retranche l'étendue spatiale et l'impénétrabilité, il ne reste, pour définir le physique, que les propriétés qualitatives, lesquelles sont manifestement des « phénomènes subjectifs dans notre esprit » (*Mediz. Psych.*, p. 63). Ainsi, toutes les propriétés fondamentales usuellement attribuées au physique sont réductibles soit à des propriétés de la substance psychique, comme les propriétés qualitatives, soit à des propriétés de l'être en général qui peut être physique ou psychique – ce qui implique que l'existence d'une substance physique devient une « hypothèse inutile ». Mais comme Lotze rejette également la théorie de l'identité du réel et de l'idéal, il ne reste qu'une option possible : l'être en général est psychique, le physique n'est que l'attribut ou la manifestation phénoménale particulière de la substance psychique. La conclusion de Lotze est donc infailliblement spiritualiste.

Cependant ce n'est pas là le point qui nous intéresse, et je voudrais maintenant esquisser quelques implications de cette conception sur le rapport de Lotze à la psychologie physiologique. Ces développements me permettront de mettre en évidence ce qui, à mes yeux, fait l'intérêt de la réappropriation lotzénne de la psychologie physiologique.

2. Lotze et la psychologie physiologique

La question qui va nous occuper maintenant est de savoir comment il serait encore possible d'édifier, dans le contexte que je viens d'indiquer, une véritable psychologie. Il est possible que, pour Lotze, la connaissance intuitive de la substance mentale ne soit pas conceptuellement exclusive de la scientificité, mais elle l'est en tout cas du point de vue des résultats pratiques. Dans les faits, la substance est le domaine de la poésie et de la foi religieuse (*Mediz. Psych.*, p. 66 suiv.). Lorsque nous respirons le parfum d'une fleur, dit Lotze, nous estimons en saisir l'essence, saisir le phénomène « en soi » par une intuition intellectuelle qui est certes parfaitement claire et qui trouve sa juste expression dans la poésie et la religion, mais qui ne répond à aucune des questions que se pose le scientifique (*Mediz. Psych.*, p. 67). Comme les caractères intrinsèques des phénomènes semblent dans les faits hors de portée, le scientifique est pour ainsi dire condamné à la connaissance empirique des relations entre phénomènes et spécialement de leurs relations causales.

Cette idée est la base d'une critique intéressante de l'idéalisme hegelien dans la *Psychologie médicale* (67 suiv.) et dans les leçons de psychologie de 1880-1881¹⁰. L'idéalisme hegelien est poétique et non scientifique parce que, confondant la valeur et le fait, il identifie la réalité à un ensemble de formes générales là où elle n'est en réalité rien d'autre qu'un ensemble de relations causales entre particuliers¹¹.

Mais revenons à la psychologie selon Lotze. La question est maintenant de savoir si, par sa réfutation de la psychologie matérialiste, Lotze n'a pas jeté le bébé avec l'eau du bain. Toute la difficulté est maintenant d'établir, en dépit des impossibilités qu'il a lui-même relevées, la possibilité d'une psychologie scientifique, c'est-à-dire d'une science empirique des relations psychiques. Car, au moins à première vue, le spiritualisme lotzéen semble bien déboucher sur un scepticisme psychologique. D'une part, l'obscurité des phénomènes psychiques, on l'a vu, compromet gravement la possibilité même d'une psychologie empirique. D'autre part, la clarté de la substance psychique est une clarté non scientifique qui trouve plutôt son expression dans la poésie et dans la religion. En conséquence, une science psychologique semble proprement irréalisable.

Pourtant, la situation de la psychologie n'est pas totalement désespérée. De façon moins apparente, les analyses de Lotze que je viens de résumer creusent aussi une fine brèche dans laquelle Lotze va maintenant s'engouffrer résolument. Cette brèche est que le spiritualisme lotzéen a pour effet de déproblématiser la relation unissant le psychique au physique ou l'âme au corps¹².

Cette relation, en effet, apparaît problématique quand on la conçoit comme une relation entre deux entités essentiellement hétérogènes, comme dans le dualisme cartésien, ou comme une relation entre deux entités matérielles dont l'une est problématiquement identifiée à l'âme, comme dans la psychologie matérialiste. Mais ces deux options, on l'a vu, sont rejetées par Lotze. Le spiritualisme a au moins un effet positif, c'est qu'il permet de redéfinir la relation causale psychophysique de façon moins problématique comme une relation entre des phénomènes en soi de nature psychique, de telle manière que nous n'avons plus à mettre en relation des entités essentiellement hétérogènes ni à réduire acrobatiquement l'âme à la réalité physique. Les relations causales unissant des phénomènes psychiques et physiques deviennent des relations entre des attributs phénoménaux de la substance psychique au même titre que les relations causales entre phénomènes physiques, et dès lors elles ne sont pas plus mystérieuses que n'importe quelle autre relation causale : « Nous pouvons aisément montrer (...) que l'interaction (*Wechselwirkung*) entre corps et âme ne renferme pas d'énigme plus grande que n'importe quel autre exemple de causalité. » (*Mediz. Psych.*, p. 71.)

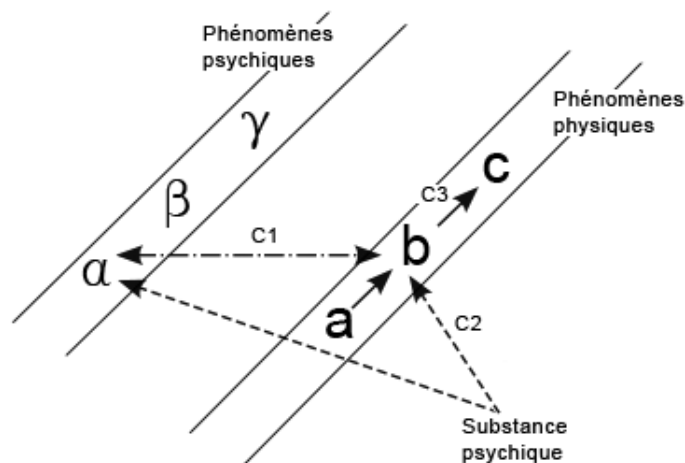
On l'a compris, la psychologie de Lotze sera fondamentalement interactionniste, et c'est là un désaccord profond et essentiel avec celles de Fechner et de Wundt. La formulation la plus claire des principaux arguments de Lotze en faveur de l'interactionisme psychophysique se trouve au § 248 de sa *Métaphysique* de 1879¹³. Lotze affirme d'abord que c'est un « préjugé sans fondement » de croire que seul le semblable peut causer le semblable. En réalité, même la causalité physique n'est que la manifestation extérieure de processus inaccessibles, comme les rouages d'une machine. Ainsi des réalités hétérogènes peuvent entretenir mutuellement des relations causales, en vertu d'une homogénéité substantielle scientifiquement inconnaissable.

Naturellement, les difficultés énumérées plus haut demeurent intactes. Il reste vrai que ni la substance psychique ni les relations intrapsychiques ne sont scientifiquement connaissables. Néanmoins, les éléments ci-dessus laissent entrevoir une issue. Sans doute, quand on retire la substance psychique et les relations intrapsychiques, il ne reste plus que les relations entre phénomènes physiques, mais précisément on peut désormais envisager que ces relations entre phénomènes physiques soient à *certaines conditions* exploitables en psychologie, à savoir

dans la mesure où la relation causale entre le physique et le psychique nous serait d'une manière ou d'une autre accessible. Et tel est, très exactement, le raisonnement de Lotze.

La solution qu'on voit s'esquisser devra répondre à deux exigences fortes : d'abord il ne faudra pas attribuer indûment des relations causales *sui generis* aux entités psychiques ; ensuite il faudra mettre au jour des relations psychiques sur la base des seules relations clairement observables, à savoir des relations causales entre phénomènes physiques. La solution devra être, pour reprendre l'expression de Lotze, la « théorie occasionaliste du mécanisme psychophysique » (*Mediz. Psych.*, p. 78).

Une particularité de l'occasionalisme psychophysique de Lotze est qu'il n'est pas paralléliste. Et s'il n'est pas paralléliste, c'est précisément parce qu'il est combiné avec un spiritualisme métaphysique. Pour bien comprendre ce point, nous pouvons partir du schéma suivant :



Les deux bandes représentent des séries de phénomènes ou d'attributs, psychiques à gauche et physiques à droite. Les premières relations causales à signaler sont les relations du type C3 unissant des phénomènes physiques $a, b, c...$ Ensuite, Lotze postule également l'existence de relations de causalité occasionnelle unissant la substance à ses attributs psychiques et physiques – relations notées ici C2. Autrement dit, la substance cause de façon indépendante les deux termes de chaque couple psychophysique (α, a), (β, b), (γ, c), etc. Si Lotze s'en tenait à ces deux types de relation causale, il défendrait un parallélisme, ou plutôt ce qu'on appelle plus techniquement un « semi-parallélisme ». Cependant, il défend également un spiritualisme suivant lequel la substance en question est de nature psychique. Ce qui lui permet d'affirmer aussi l'existence d'interactions causales entre phénomènes physiques et psychiques, notées ici C1. En ce sens, son interactionisme doit être considéré comme un effet de son spiritualisme.

Ce point, comme je l'ai suggéré, marque un antagonisme tranché entre Lotze et Fechner. Cependant, cet antagonisme ne doit pas occulter leur profonde convergence méthodologique, qui tient à l'idée même de psychologie physiologique. De fait, du côté de l'interactionisme lotzéen comme du côté du parallélisme de Fechner, il s'agit avant tout de déterminer des relations psychiques sur la base de relations physiques.

L'idée est d'abord qu'il est généralement possible de faire correspondre un type déterminé d'état mental simple à un type déterminé d'état corporel simple, et que ces correspondances peuvent être réglées par des lois¹⁴. Par exemple, un état corporel *a* produit par une stimulation externe est toujours associé à un état mental α ; ou un état corporel *b* est toujours consécutif à un état mental β . Nous n'avons certes pas de connaissance intuitive des relations causales entre *a* et α et entre *b* et β , et c'est pourquoi la théorie de Lotze est une théorie occasionaliste. En revanche, nous pouvons à tout le moins constater qu'il existe entre *a* et α et entre *b* et β des corrélations régulières. Il est à noter que par cette dernière idée, défendue dès 1846 dans *Seele und Seelenleben*¹⁵, l'occasionalisme de Lotze est plus proche du parallélisme que ne le serait un interactionisme strict.

Ensuite, l'interactionisme psychophysique pourra servir de méthode, dit Lotze, pour savoir « comment l'interaction entre corps et âme, c'est-à-dire la vie physiologique de l'âme (*das physiologische Seelenleben*), naît tout entière de la complexification ultérieure de ces couples d'événements internes et externes » (*Mediz. Psych.*, p. 78). Par exemple, si deux états corporels simples *a* et *b* sont mis en correspondance respectivement avec deux états mentaux α et β , alors l'état corporel complexe *c* composé de *a* et de *b* pourra être mis en correspondance avec un état mental complexe γ qu'on décomposera en états mentaux simples α et β , et ainsi de suite.

Cette manière de voir a pour effet de réhabiliter, jusqu'à un certain point et à certaines conditions, l'*analyse psychologique*, qui semblait plus haut disqualifiée du fait de l'obscurité des relations psychiques. En un sens, on pourrait dire que tout le projet de Lotze est de suppléer à l'obscurité des relations entre phénomènes psychiques, et donc de l'analyse psychologique, par l'analyse claire des relations entre phénomènes physiques. Ce qui, soit dit en passant, ne lève qu'en partie les limitations dont on a fait état plus haut : la substance psychique demeure scientifiquement insondable précisément dans la mesure où les éléments ultimes sont par définition hors de portée de l'analyse psychologique¹⁶.

Ainsi il serait peut-être précipité d'opposer les psychologies de Lotze et de Brentano en limitant la première à la psychologie génétique. Au début de ses leçons de psychologie de 1880-1881, Lotze distinguait trois types de recherches en psychologie¹⁷. Il y a d'abord, disait-il en termes brentaniens, la « psychologie descriptive, ou empirique », dont la tâche est

d'analyser la vie psychique en ses éléments et de clarifier les relations unissant ces éléments. Ensuite, la « psychologie explicative, mécanique ou métaphysique » (*erklärende, mechanische oder metaphysische Psychologie*) s'efforce de déterminer empiriquement les conditions de la vie psychique et spécialement son rapport aux conditions physiques. C'est ici qu'on se rapproche de la psychophysique de Fechner. Enfin, Lotze évoque une « psychologie idéale, ou spéculative » (*ideale oder speculative Psychologie*) dont le rôle est de tirer au clair la finalité de la vie de l'âme dans le monde. Lotze estime d'une part que la psychologie spéculative n'est pas « rigoureusement scientifique » et doit en conséquence être mise de côté ; d'autre part que la psychologie descriptive et la psychologie génétique peuvent aisément être rassemblées en un unique groupe de recherches.

Quoi qu'il en soit, le point important est qu'en dépit de son caractère interactionniste, cette stratégie est finalement très proche de celle de Fechner dans les *Éléments de psychophysique* de 1860. Mais je reviendrai sur cette question un peu plus loin.

Un autre point capital est que la « théorie occasionaliste du mécanisme psychophysique » n'est pas le dernier mot de Lotze. Son dernier mot, on l'a vu, est sa métaphysique spiritualiste, qui affirme une identité substantielle du physique et du psychique et non pas simplement leur corrélation par des causes occasionnelles. Pour ce motif, la théorie du mécanisme psychophysique possède une valeur heuristique plutôt qu'explicative ; elle est une méthode de recherche qui doit être préférée pour des raisons pratiques :

On mécomprend complètement ma théorie occasionaliste du mécanisme psychophysique si on voit en elle une théorie positive sur la nature de l'objet ; cette théorie nie au contraire qu'il y ait une telle connaissance, et elle est simplement une théorie méthodologique sur la manière dont, en dépit de cette non-connaissance, on peut édifier ses concepts fondamentaux en vue de rendre possible une recherche portant, au moins, sur la composition des éléments qui, considérés en soi et individuellement, doivent être admis sans pouvoir être compris.
(*Mediz. Psych.*, p. 78¹⁸.)

Or, cette manière de voir est bel et bien une concession à la psychologie matérialiste. Ce que dit Lotze, c'est que la psychologie matérialiste est fautive, mais qu'elle est plus rentable pratiquement et qu'il faut lui accorder sa préférence dans l'état actuel de nos connaissances. En d'autres termes, les séries causales physiques sont le meilleur guide pour l'élucidation de l'âme alors même que nous savons qu'en réalité ces séries causales elles-mêmes sont seulement, selon son expression, des « ombres » d'une même substance psychique.

Il y a au moins trois raisons de juger le modèle matérialiste pratiquement préférable. D'abord, il y a la clarté des relations empiriques physiques, à laquelle Lotze oppose l'obscurité des relations mentales. Ensuite, la priorité accordée à la perception externe dans notre existence quotidienne ainsi que les résultats spectaculaires obtenus dans les sciences naturelles ont suscité une confiance irréfléchie dans l'idée de matière, qui est indéniablement plus familière, plus courante et dès lors moins délicate à manier que l'idée d'âme¹⁹. Enfin, la pratique d'une science commande qu'on se limite en un premier temps aux genres les plus proches, en laissant à plus tard les genres les plus élevés²⁰.

Or, du moins à un niveau très général, la ressemblance avec Fechner est frappante sur ces points. Assez paradoxalement, on pourrait dire que la solution occasionnaliste était défendue par Lotze et rejetée par Fechner pour des motifs finalement assez semblables. En effet, ce que Fechner opposait à l'occasionalisme, c'était précisément sa conception suivant laquelle la corrélation fonctionnelle du physique et du psychique s'expliquait mieux par le fait que, comme l'affirmera encore Wundt, l'un et l'autre étaient les manifestations d'une même et unique réalité ou encore une même réalité vue de deux points de vue différents²¹. Ce qui conduisait Fechner à défendre un panpsychisme assez proche du spiritualisme de Lotze. L'antagonisme est alors le suivant : d'un côté Fechner et Wundt professent fondamentalement un monisme de l'expérience en considérant qu'un même phénomène est tantôt physique et tantôt psychique selon le point de vue ; de l'autre Lotze est plutôt un dualiste des propriétés, estimant qu'un même phénomène est soit physique soit psychique, non les deux, mais que les phénomènes physiques et psychiques sont des attributs d'un même substrat psychique.

Il semble possible, dans cette perspective, de rapprocher Lotze et Fechner sur au moins trois points significatifs :

D'abord, Lotze s'attribuera lui-même, en 1876, l'invention de la psychophysique fechnerienne²². Par là il ne faut pas comprendre que les *Éléments de psychophysique* de 1860 étaient préfigurés dans la *Psychologie médicale* de 1852. En fait, sans même parler de la loi de Weber qui remonte à 1846, la première formulation de la loi logarithmique par Fechner remonte à l'ouvrage *Zend-Avesta* de 1851, qui est d'ailleurs commenté dans la *Psychologie médicale*. Lotze pense certainement ici à son étude *Seele und Seelenleben* de 1846, où on trouve déjà, sous une forme moins développée, l'essentiel de la conception psychologique de la *Psychologie médicale*²³. Les §§ 5 et suivants de ce texte présentent des analyses très proches de la loi psychophysique de Weber et Fechner, bien que par ailleurs Lotze s'exprime en termes d'interaction causale et qu'il semble encore opter, comme Herbart, pour la proportionalité directe²⁴.

Ensuite, de façon conséquente, Lotze s'attribuera également le mérite d'avoir défendu un panpsychisme plus radical que celui de Fechner, en reconnaissant une nature psychique non seulement aux végétaux, comme Fechner dans son ouvrage *Nanna* de 1848²⁵, mais aussi à toute réalité matérielle indistinctement (*Mediz. Psych.*, p. 133).

À cela pourtant il faut ajouter quelques nuances. On trouve sur ce point une importante critique de Fechner au § 252 la *Métaphysique* de 1879²⁶, bien que cette critique, du propre aveu de Lotze, s'en prenne moins à la théorie de Fechner qu'à certaines formulations ambiguës du second volume des *Éléments de psychophysique* et aux mauvaises interprétations qu'elles pourraient susciter. Lotze reproche d'abord à Fechner sa notion de « phénomène psychophysique », qui occulte selon lui la distinction entre le psychique et le physique. Il lui adresse donc la même objection qu'aux matérialistes. Ensuite, il lui reproche de voir dans la loi logarithmique une « condition réelle » ou un réel principe explicatif pour rendre compte de l'interdépendance ou de l'unité du psychique et du physique, quand elle n'est en réalité qu'une notation formalisée qui ne nous apprend rien de plus et qui ne nous dispense pas de chercher de quelle nature est le substrat des phénomènes psychiques et physiques.

La troisième convergence est que Lotze et Fechner s'accordent également jusqu'à un certain point sur la valeur pratique ou heuristique de la mise au jour de corrélations psychophysiques. D'après Fechner, la loi logarithmique ne change rien à l'impossibilité d'une mesure directe des intensités psychiques, mais elle est seulement un expédient en vue de les mesurer indirectement par l'intermédiaire d'intensités physiques quant à elles directement observables.

Tout cela, par ailleurs, n'empêchait pas Lotze d'exprimer de sérieuses réserves à l'égard de la loi logarithmique. Dans ses *Grundzüge der Psychologie*²⁷, il épingle deux questions qui restent entièrement inélucidées et qui, pourtant, conditionnent toute adhésion à la psychophysique fechnerienne : d'abord pourquoi y a-t-il entre sensation et stimulation un rapport de proportionalité seulement indirecte plutôt qu'un rapport de proportionalité directe ? Ensuite pourquoi y a-t-il des seuils différentiels ?

Déjà au livre 2 de la *Psychologie médicale*, Lotze estimait que la mise au jour d'une loi de proportionalité psychophysique se heurtait à deux obstacles principaux (*Mediz. Psych.*, p. 206). D'abord, la relation entre sensation et stimulation externe est rendue obscure et incertaine par le fait qu'entre les deux, il y a les processus nerveux, qui nous sont mal connus et qui, en tout cas, compliquent le problème. Ensuite, il semble que seuls un petit nombre de phénomènes psychiques puissent être ordonnés en échelles intensives suffisamment claires pour être mises en parallèle avec des gradations d'intensités physiques : c'est le cas, par exemple, des sensations de pression tactile comme chez Weber, ou des sensations de

température et d'un certain nombre de sensations auditives et visuelles, mais par exemple les sensations olfactives et gustatives ne présentent pas de gradations intensives claires.

Ce point nous amène à l'important problème des *limitations* de la psychologie physiologique de Lotze. En effet, ce n'est pas seulement que la psychologie physiologique de Lotze soit matérialiste à contrecœur ; son substrat spiritualiste a aussi pour effet de lui imposer certaines limitations explicites qui la démarquent assez nettement de la franche psychologie matérialiste. L'idée, développée au chapitre 2 de la *Psychologie médicale*, est qu'à la différence du matérialiste, le spiritualiste ne peut pas exclure la possibilité de phénomènes psychiques qui ne seraient pas en interaction « mécanique » ou causale avec des phénomènes physiques. La psychologie physiologique est sans doute la théorie appropriée, mais rien n'exclut qu'elle soit une théorie partielle laissant inexplicés un certain nombre de phénomènes psychiques :

Notre tâche est seulement de présenter ces phénomènes de la vie qui justement naissent de l'interaction constante de l'esprit et du corps ; tout ce que l'âme peut sans le corps est en dehors du domaine d'une psychologie physiologique. (*Mediz. Psych.*, p. 81.)

C'est ainsi que Lotze laisse ouverte la question du libre arbitre (*Mediz. Psych.*, p. 89-90) et qu'il maintient l'indépendance des fonctions psychiques supérieures – ainsi, d'ailleurs, que l'indépendance du rire à la vue d'une scène comique, qui, selon lui, pourrait bien être un exemple de phénomène psychique non dépendant causalement de la réalité physique (*Mediz. Psych.*, p. 91). C'est ainsi également que Lotze en arrive à prendre au sérieux la possibilité de corrélations psychophysiques non causales au sens de la causalité physique. Rien n'exclut *a priori*, déclare-t-il, la possibilité d'une « communication immédiate », sans intermédiaire corporel, ou encore de « liaisons sympathiques » unissant le psychique au physique de façon non mécanique, comme dans le magnétisme ou la voyance (*Mediz. Psych.*, p. 80 suiv.)²⁸.

3. Remarques conclusives

Il y a un sens à rapprocher la psychologie physiologique de Lotze du fonctionnalisme contemporain en philosophie de l'esprit²⁹. Ce que nous dit Lotze, en effet, c'est que la connaissance scientifique, c'est-à-dire relationnelle des phénomènes psychiques n'a pas d'autre choix que de s'appuyer sur la connaissance scientifique des phénomènes physiques, ou plus précisément que la psychologie tire sa scientificité de l'interaction psychophysique

sans que cela remette en cause la différence psychophysique ni que la psychologie doive pour autant calquer ses méthodes sur celles des sciences naturelles.

En un autre sens, pourtant, l'approche qu'il préconise sur le problème esprit-corps peut sembler inverse de celle défendue par bon nombre de philosophes de l'esprit actuels. D'abord, Lotze défend une métaphysique spiritualiste suivant laquelle l'ontologie de la psychologie est ultimement psychique comme l'est aussi celle des sciences naturelles. Un enseignement profond de la psychologie de Lotze est ainsi que la supériorité épistémologique de l'explication naturaliste n'est pas un argument valide pour le matérialisme métaphysique. Peut-être le caractère épistémologiquement subjectif de la psychologie mentaliste est-il rédhibitoire, mais cela n'implique pas que notre ontologie doit être ultimement matérialiste.

Ensuite, de manière pas forcément absurde, Lotze défend l'idée que ce ne sont pas les entités mentales qui sont problématiques de telle manière que la psychologie mentaliste aurait, au mieux, une valeur heuristique et non explicative. À l'inverse, c'est la réalité physique qui est problématique et c'est la psychologie matérialiste qui est un expédient heuristique. Or, cette *problématisation de la réalité physique* – qui marque assurément une certaine tradition philosophique allant de Descartes à Husserl en passant par Brentano et le néokantisme – a vraisemblablement certains avantages sur le naturalisme robuste aujourd'hui dominant en philosophie de l'esprit. Ou du moins elle attire l'attention sur le fait que l'explication en termes de processus cérébraux ou comportementaux n'est pas forcément moins hypothétique ni moins dogmatiquement illusoire que l'explication mentaliste.

Une conséquence de cette idée est que la psychologie lotzénne conjugue assez acrobatiquement un spiritualisme spéculatif avec un empirisme de fait. Si l'on met entre parenthèses tout ce qui dans la psychologie lotzénne relève de la métaphysique spiritualiste, alors on obtient quelque chose d'assez proche de la psychologie de Brentano, mais aussi, plus largement, quelque chose qui est à proprement parler une phénoménologie. Or c'est bien Lotze lui-même qui, du moins jusqu'à un certain point, opère cette mise entre parenthèses de la métaphysique – pour des raisons pragmatiques. Ce qui suggère une certaine subordination épistémologique de la métaphysique aux sciences empiriques, et doit en tout cas nous amener à nuancer les lectures trop strictement métaphysiques de la psychologie lotzénne³⁰. Le questionnement à la base de la psychologie physiologique de Lotze n'est pas un questionnement métaphysique sur la nature de l'âme, de la substance psychique, mais d'abord un questionnement épistémologique portant sur la méthode à employer en vue de décrire ou d'expliquer les phénomènes psychiques³¹.

Sans doute, la psychologie lotzénne ne peut qu'apparaître assez équivoque, écartelée entre un projet analytique et expérimental, de style moderne, et un projet métaphysique. D'un côté

l'âme est, de fait, un objet de métaphysique ; de l'autre, le progrès et l'état actuel de la science psychologique exigent que nous nous tournions vers les phénomènes psychiques distincts des phénomènes physiques. Mais pourquoi le psychologue, après tout, ne pourrait-il pas se passer de métaphysique ? Cette question est au cœur de l'argument de Brentano contre la conception lotzénne de la psychologie dans la *Psychologie du point de vue empirique*. Si Brentano définit contre Lotze la psychologie comme une science des phénomènes psychiques, et non de l'âme, c'est précisément parce qu'il juge inutiles les présupposés métaphysiques de la psychologie lotzénne : « Peut-être les deux définitions sont-elles correctes. Mais il subsiste alors entre elles cette différence que l'une renferme des présuppositions métaphysiques dont l'autre est affranchie³². » En d'autres termes, il est préférable de mettre entre parenthèses le spiritualisme et de se limiter à la consigne empiriste. Or, la psychologie descriptive de Lotze, comme celle de Brentano, est aussi une théorie des phénomènes psychiques, bien qu'elle le soit, pour ainsi dire, à contrecœur.

Notes

¹ H. Lotze, « Seele und Seelenleben », in *Handwörterbuch der Physiologie mit Rücksicht auf physiologische Pathologie*, Braunschweig, Vieweg, vol. 3, 1^{re} partie, 1846, p. 142-264. Id., *Medicinische Psychologie oder Physiologie der Seele*, Leipzig, Weidmann'sche Buchhandlung, 1852 (ci-après *Mediz. Psych.*). Id., *Mikrokosmos. Ideen zur Naturgeschichte und Geschichte der Menschheit. Versuch einer Anthropologie*, Leipzig, S. Hirzel, vol. 1 : *Der Leib, die Seele, das Leben*, 1856. Id., *System der Philosophie*, Leipzig, S. Hirzel, 2^e partie : *Drei Bücher der Metaphysik (Ontologie, Kosmologie und Psychologie)*, 1879. Id., *Grundzüge der Psychologie*, éd. R. Lotze, Leipzig, S. Hirzel, 1881.

² Cf. F. Gregory, *Scientific Materialism in Nineteenth Century Germany*, Dordrecht, Reidel, 1977 ; L. Freuler, *La Crise de la philosophie au XIX^e siècle*, Paris, Vrin, 1997. Généralement avare en références, Lotze cite nommément Beneke, Johann Christian Reil et Ottomar Domrich (R. Pester, *Hermann Lotze : Wege seines Denkens und Forschens. Ein Kapitel deutscher Philosophie- und Wissenschaftsgeschichte im 19. Jahrhundert*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 1997, p. 229).

³ On dispose de peu d'études récentes sur la signification métaphysique de la psychologie de Lotze. Voir E.W. Orth, « Rudolf Hermann Lotze : Das Ganze unseres Welt- und Selbstverständnisses », in J. Speck (éd.), *Grundprobleme der großen Philosophen. Philosophie der Neuzeit IV*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1986, p. 9-51 ; et surtout R. Pester, *Hermann Lotze : Wege seines Denkens und Forschens, op. cit.*, chap. 3. Parmi les études anciennes, voir K.K. Krestoff, *Lotze's metaphysischer Seelenbegriff*, Halle, E. Karras, 1890 ; J.H. Powers, *Kritische Bemerkungen zu Lotzes Seelenbegriff*, Göttingen, Kästner, 1892 ; E.E. Thomas, *Lotze's Theory of Reality*, London, Longmans, Green & Co, 1921. On trouve de bons aperçus introductifs dans D.

Sullivan, « Hermann Lotze », in *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (éd. sept. 2010), <http://plato.stanford.edu/entries/hermann-lotze/> ; G.S. Brett, *A History of Psychology*, vol. 3 : *Modern Psychology*, London, Allen & Unwin, 1921, p. 139 suiv.

⁴ *Mediz. Psych.*, p. 54 : « Les attributs présupposent les substances auxquelles ils appartiennent. Ces théories ont absolument en horreur la première interprétation, celle suivant laquelle l'idéal et le réel seraient deux substrats certes reliés, mais non identiques, à savoir le corps et l'âme ; mais (...) en les tenant seulement pour des attributs, elles ne nomment pourtant pas le troisième terme, l'être substantiel auquel ils appartiennent. Si l'on demande ce qu'est le corps, alors on s'entend dire que le corps est la face réelle et l'esprit, la face idéale ; mais la face de quoi ? Ce sujet reste indéterminé. » Cf. F.A. Lange, *Geschichte des Materialismus und Kritik seiner Bedeutung in der Gegenwart*, vol. 2, 7^e éd., Leipzig, Baedeker, 1902, p. 166-167.

⁵ H. Lotze, *Grundzüge der Psychologie*, *op. cit.*, p. 63 ; cf *Mediz. Psych.*, p. 59 et 115 suiv.

⁶ Lotze donne sur ce sujet l'exemple suivant (*Mediz. Psych.*, p. 29) : s'interrogeant sur la loi de la gravitation, il remarque que cette loi, si elle a été tenue pour une loi universelle s'appliquant à la nature dans son ensemble, n'est peut-être valable que pour une portion très limitée de la nature, et qu'en tout cas elle ne semble pas expliquer les interactions entre molécules.

⁷ Voir F. Brentano, « Vom Sinnesraum », in *Untersuchungen zur Sinnespsychologie*, Meiner, p. 164-175.

⁸ F. Brentano, *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, vol. 1, Hamburg, Meiner, 1973, p. 121-124.

⁹ Sur les implications métaphysiques de la théorie des signes locaux, cf. R. Pester, *op. cit.*, p. 234 suiv.

¹⁰ H. Lotze, *Grundzüge der Psychologie*, *op. cit.*, p. 76-77.

¹¹ L'idéalisme hegelien, diagnostique Lotze, résulte d'une confusion typiquement allemande entre la valeur et le fait, ou plus précisément entre « l'interprétation idéale de la valeur de la réalité » et la mise au jour scientifique des relations causales entre les phénomènes constituant cette réalité elle-même (*Mediz. Psych.*, p. 67). Hegel croit pouvoir élaborer une science en combinant en un vaste système cosmogonique des formes générales ou des contenus idéaux. Mais ce système n'est qu'une construction « rationnelle, mystérieuse et poétique » qui ne nous dit rien de la réalité elle-même et qui est issue d'une obscure intuition intellectuelle non scientifique. Les formes générales de ce système ne sont pas la réalité, qui est plutôt constituée de particuliers en interaction causale. Elles sont seulement des « indications sur la valeur idéale qui se phénoménalise dans certaines formes générales de l'existence et de l'action causale (*in gewissen allgemeinen Formen des Daseins und Wirkens zur Erscheinung kommt*) » (*Mediz. Psych.*, p. 68). Ainsi le système hegelien n'est pas totalement dénué d'intérêt pour le psychologue. Mais précisément ce ne sont pas les formes générales hegeliennes pour elles-mêmes qui intéressent le psychologue, mais plutôt leur réalisation phénoménale ou encore, comme dit Lotze, *leur usage (Gebrauch)* : « C'est cette vie <phénoménale> seule réelle, à savoir l'usage qui est fait des catégories générales ou éléments du mental (*des Geistigen*), qui est notre véritable objet. » (*Mediz. Psych.*, p. 68.) Sur les rapports (*via* son maître C.H. Weisse) de la psychologie de Lotze à l'idéalisme hegelien, cf. les intéressantes remarques de W.R. Woodward, « Lotze, the Self, and American psychology », in *Annals of the New York Academy of Sciences*, 291 (1977), p. 168-177.

¹² Pour la suite, cf. *Mediz. Psych.*, p. 79-80.

¹³ H. Lotze, *System der Philosophie*, 2^e partie : *Drei Bücher der Metaphysik*, *op. cit.*, p. 492-494.

¹⁴ *Mediz. Psych.*, p. 77-78 : « Nous ne pouvons pas indiquer comment une stimulation motrice matérielle qui touche notre corps peut surgir en vue de produire un état psychique, mais nous pouvons bien espérer obtenir une réponse à la question de savoir *quelles* stimulations externes simples sont en fait reliées, de manière générale et d'après des lois, à quels états internes simples, et comment l'interrelation causale entre corps et âme tout entière, c'est-à-dire la vie physiologique de l'âme (*das physiologische Seelenleben*), naît de la complexification ultérieure de ces couples d'événements internes et externes. En empruntant à l'expérience le fait qu'à un état corporel *a* produit par des stimulations externes s'associe toujours et en général un état mental *α*, ou qu'un état mental *b* est toujours suivi d'un état corporel *β*, nous voyons *a* und *b* comme des occasions (*Veranlassungen*) auxquelles le cours de la nature a lié de façon constante et générale la réalité de *α* et de *β*. »

¹⁵ H. Lotze, « Seele und Seelenleben », *op. cit.*, p. 158-159.

¹⁶ *Mediz. Psych.* 72-73 : « Notre science, nos explications des événements (*Ereignisse*) ne consistent qu'à décomposer des affaires compliquées en leurs éléments intermédiaires individuels ; si nous sommes parvenus à ces éléments, alors il ne peut plus être question de cette connaissance analytique et constructive, dès lors justement intuitive, mais nous devons nous contenter de laisser dans sa simplicité et de simplement reconnaître ce qui, en tant que simple, est au fondement de tout composé. »

¹⁷ H. Lotze, *Grundzüge der Psychologie*, *op. cit.*, p. VII-VIII.

¹⁸ Lotze s'en prend, semble-t-il, à I.H. Fichte. Voir R. Pester, *op. cit.*, p. 233.

¹⁹ *Mediz. Psych.*, p. 57 : « Les sciences naturelles ont développé au sujet du phénomène de la matière un nombre extraordinaire de perceptions de nature externe, et nous connaissons avec une grande exactitude une multitude de relations d'après les variations desquelles varient également les propriétés apparentes de la matière, ses états et ses effets. Par là la représentation de la matière est devenue si courante, tellement utilisable pratiquement, et à l'intérieur du domaine ordinaire des réflexions des sciences naturelles elle mène de façon tellement satisfaisante à des résultats corrects qu'on ne peut s'étonner de la confiance irréfléchie avec laquelle l'opinion commune s'en sert partout. »

²⁰ *Mediz. Psych.*, p. 64 : « Sans doute nous devons, si nous voulons tracer un idéal de la science en notre sens, caractériser la psychologie comme la théorie des principes essentiels de toute existence et de toute action causale (*Wirkens*), et la physique, par contre, seulement comme l'établissement des formes particulières que l'action (*Regsamkeit*) de la vie mentale développe dans le domaine des intuitions spatiotemporelles. Néanmoins, pour notre réalisation réelle de la science (*für unsere wirkliche Ausführung der Wissenschaft*), nous devons, comme si souvent dans la connaissance humaine lacunaire, nous contenter d'une part de posséder ce principe, d'autre part de maîtriser le foisonnement du divers empirique d'abord au moyen des abstractions qui lui sont le plus proches et de la préparer graduellement à la dérivation à partir du fondement vrai et le plus élevé de leur existence. »

²¹ G.T. Fechner, *Elemente der Psychophysik*, vol. 1, Leipzig, Breitkopf und Härtel, 1860, p. 5.

²² Il s'agit d'un passage ajouté par Lotze dans la traduction française de sa *Psychologie médicale*. Voir H. Lotze, *Principes généraux de psychologie physiologique*, tr. fr. A. Penjon, Paris, Germer Baillière, 1876, p. 90.

²³ E.-F. Weber, « Tastsinn und Gemeingefühl: Über die Umstände, durch welche man geleitet wird, manche Empfindungen auf äußere Objekte zu beziehen », in *Rudolf Wagners Handwörterbuch der Physiologie*, III, 2,

1846, p. 481-588. G. Fechner, *Zend-Avesta oder über die Dinge des Himmels und des Jenseits. Vom Standpunkt der Naturbetrachtung*, 3 vol., Leipzig, 1851. H. Lotze, « Seele und Seelenleben », *op. cit.*

²⁴ H. Lotze, « Seele und Seelenleben », *op. cit.*, p. 164-166.

²⁵ G. Fechner, *Nanna oder über das Seelenleben der Pflanzen*, Leipzig, 1848. Sur les panpsychismes de Lotze et Fechner, voir W. Riedel, « *Homo Natura* » : *Literarische Anthropologie Um 1900*, Berlin, De Gruyter, 1996, p. 62 suiv. Cf. également, sur la controverse avec I.H. Fichte autour du panpsychisme, G. Hartung, « Le *Mikrokosmos* de Hermann Lotze et le discours anthropologique en Allemagne au XIX^e siècle », in *Revue germanique internationale*, 10/2009, p. 97-110.

²⁶ H. Lotze, *System der Philosophie*, 2^e partie : *Drei Bücher der Metaphysik*, *op. cit.*, p. 498-501.

²⁷ H. Lotze, *Grundzüge der Psychologie*, *op. cit.*, p. 11.

²⁸ Il est possible que cette attitude ait influencé Brentano, qui reconnaîtra lui aussi une certaine justesse à la psychophysique de Fechner tout en rejetant le « dogme » suivant lequel elle devrait s'appliquer à toutes les couches de la vie mentale. Cf. D. Seron, « The Fechner-Brentano controversy on the measurement of sensation », in I. Tanasescu (éd.), *Franz Brentano's Metaphysics and Psychology*, Bucarest, Zeta Books, 2012, p. 353 suiv. Sur le rôle de Lotze dans les rapports entre Brentano et Fechner, cf. l'excellente analyse de L. Albertazzi, *Immanent Realism : An Introduction to Brentano*, Dordrecht, Springer, 2006, chap. 3.

²⁹ Cf. N. Milkov, « Hermann Lotze's *Microcosm* », in A-T. Tymieniecka (éd.), *Islamic Philosophy and Occidental Phenomenology on the Perennial Issue of Microcosm and Macrocosm*, Dordrecht, Springer, 2006, p. 52.

³⁰ H. Schoen, *La Métaphysique de Hermann Lotze, ou la philosophie des actions et des réactions réciproques*, Paris, Fischbacher, 1901, p. 197 suiv. ; E.G. Boring, *A History of Experimental Psychology*, 2^e éd., Appleton-Century-Crofts, New York, p. 261-270. D. Solies, « Fechners und Lotzes Projekt einer "induktiven Metaphysik" », in R.J. Kozljanic (éd.), *Jahrbuch für Lebensphilosophie*, vol. 4 : *Lebensphilosophische Vordenker des 18. und 19. Jahrhunderts*, 2008, p. 103-114, voit dans ce fait une convergence significative entre Lotze et Fechner, à côté de leur rejet du matérialisme réductionniste.

³¹ R. Pester, *op. cit.*, p. 231.

³² F. Brentano, *Psychologie vom empirischen Standpunkt*, *op. cit.*, p. 27.